

**Jean Baptiste Podevigne, mariste, missionnaire et marin.**  
**L'aumônier baroudeur de Dieu**  
*Lionel Roos-Jourdan*

En ce jour de janvier 1972, la chapelle de la résidence des pères maristes, rue Victor Clappier, à Toulon, ne peut contenir tous ceux qui sont venus rendre un dernier hommage au père Jean-Baptiste Podevigne. La célébration est placée sous la houlette de Mgr. Barthe, évêque du diocèse, qui déclare : « *J'ai tenu à présider moi-même les obsèques ... pour rendre à sa mémoire l'honneur qui lui est dû, et lui témoigner notre reconnaissance* ». Dans l'assistance, on ne compte plus les Compagnons de la Libération, les officiers généraux mais aussi le procureur de la République, le général Pouyade député du Var ou encore les représentants du Secours Catholique, de la Croix Rouge, et de l'Union des Travailleurs Africains. Autant de témoignages qui en disent long sur une vie bien remplie au service de Dieu, de la patrie et des hommes.

C'est son confrère le P. Béranger, bien qu'il déteste ce genre littéraire qui présente du défunt un portrait arrangé, qui a dû rédiger une notice nécrologique sur le défunt. D'entrée, le ton est donné : « *Pour le P. Podevigne qui était attaché à notre communauté sans vivre parmi nous, il ne m'est pas possible d'écrire une notice qui se tienne. Ce n'est pas avec un curriculum vitae, même détaillé, qu'on pourrait rendre compte de la vie passionnée qui fut la sienne. Elle ne se laisse pas facilement cerner, d'autant que le père était avare de détails en ce qui le concernait.* »

A cette première difficulté s'en ajoute une autre plus technique, l'absence d'archives, de documents. En la matière, les circonstances ont semblé se liquer contre l'historien ; sa remarquable collection d'art océanien constituée aux Salomon et ses précieux écrits ont été disséminés, son récit autobiographique promis à la publication est introuvable. Et les ultimes documents le concernant par un malheureux concours de circonstances n'ont pas pris le chemin des archives provinciales mais de la déchetterie municipale... Par delà ces difficultés, reprenant à notre compte le vœu du P. Béranger : « *J'espère qu'un jour un mariste aura le temps et le goût de se pencher sur cette vie tumultueuse, et peut-être de lui arracher son secret.* », essayons de retracer quelques éléments d'une vie aussi peu banale.

### **Des origines lozériennes, une solide formation**

Pour cela il nous fait partir vers les rudes et pauvres terres de Lozère, à Marvejols, ancienne capitale du Gévaudan entre les plateaux de l'Aubrac et le massif de la Margeride. En effet, c'est le 20 septembre 1902 qu'est né Marie Antoine Jean Baptiste Podevigne. Son père Marie Antoine Joseph Podevigne a 33 ans ; il est pharmacien, place Thiers à Marvejols. Sa mère, Marie Joséphine Augustine Fabre, âgée de 31 ans et demi, est déclarée sans profession. Les témoins devant l'officier d'état civil sont Casimir Remise, notaire honoraire, et Germain Podevigne ancien notaire, oncle du nouveau-né.

Le lendemain, l'enfant est présenté au curé archiprêtre pour être baptisé. Son parrain sera Germain Podevigne et sa marraine Marie Fabre. Rien que de très normal à cela, héritage des siècles passés où la mortalité infantile était forte. On baptise au plus tôt les enfants et on prend les parrains et marraines dans la proche famille, leur rôle n'étant pas que spirituel mais pouvant être matériel en cas de décès des parents.

Jean-Baptiste (puisque c'est de ce prénom qu'il usera) commence ses études primaires à Marvejols de 1911 à 1913 dans une école religieuse, puis de 1913 à 1920 au collège mariste de Riom d'où il sort avec un baccalauréat littéraire. Sa famille appartient à la bourgeoisie, au petit monde de notables provinciaux, Marvejols est une petite ville entourée de campagnes, d'un monde rural traditionnel et même archaïque.

Le 16 septembre 1920 il entre au noviciat à la Neylière (Monts du Lyonnais) qu'il termine par des vœux temporaires le 25 septembre 1921. Il est alors envoyé à Differt en Belgique, pour suivre son scolasticat et commencer sa philosophie en 1921 - 1922 qui doit le conduire au sacerdoce.

Ce temps sera entrecoupé par son service militaire. Il est incorporé au 159<sup>ème</sup> régiment d'Infanterie le 5 novembre et arrive au corps à Briançon le 18 novembre 1922. Soldat de 2<sup>ème</sup> classe le 19 novembre, il est ensuite affecté à l'Ecole militaire préparatoire d'Autun comme

instructeur. Il y sera nommé caporal puis sergent. Le 7 mai 1924, certificat de bonne conduite en poche, il termine son service et revient à Marvejols en congé. En juin, il est à l'externat

Sainte Marie de Lyon, puis début septembre à la Neylière (sans doute pour une retraite ?) et reprend le chemin de Differt à la fin du mois pour achever sa philosophie, qu'il complètera par sa théologie de 1925 à 1929.

Mais arrêtons-nous un instant. Son service militaire lui a permis de découvrir un monde qu'il sera amené à retrouver et à côtoyer de nombreuses années, et dans lequel il sera « immergé » avec bonheur. Nous ne saurions dire si l'obtention de son poste d'instructeur tient plus à son niveau socio-éducatif (il est bachelier) ou à son goût personnel, peut-être plus simplement aux deux. Enfin, comment expliquer qu'un caractère qui se montrera rebelle et original se soit plié à une discipline si stricte...

Revenons à sa formation religieuse et sacerdotale, tout ce qu'il y a de plus classique. Le 27 mars 1926 il fait profession perpétuelle, c'est-à-dire qu'il s'engage définitivement comme religieux mariste. Le 24 juin 1926 il est tonsuré, puis, par étapes successives, reçoit les ordres mineurs, sous-diaconat, diaconat, et enfin le 23 février 1929 la prêtrise, à près de 26 ans et demi.

### En route pour l'Océanie

Le 30 novembre 1929 il embarque à Marseille pour les Salomon. Sur cette période en Océanie nous avons quelques documents (heureusement conservés dans les archives générales). Le récit de son périple en mer et des souvenirs rédigés en 1968 sur les origines de la mission, dans l'est de San Cristobal, à la demande du P. Koning (Théo Koning 1928 - 1978, missionnaire aux Salomon dès 1955).

Mais avant même de parler de la longue traversée pour y parvenir et de cette station, qu'est-ce qui a poussé J. B. Podevigne, religieux mariste à devenir missionnaire aux antipodes ? Il a, certes, lu et médité souvent les lettres missionnaires de Benoît XII et de Pie XI, mais il aime la mer, est curieux de tout et a un goût certain pour l'aventure.

Il est accompagné du P. Joseph Gagnaire qui va en Nouvelle Calédonie où il sera curé, médecin et bâtisseur. A la sortie du Vieux Port, les missionnaires, tradition oblige, chantent un *Ave maris stella* en se tournant vers la « Bonne Mère », Notre Dame de la Garde. Sauf qu'il fait nuit et que le P. Gagnaire, son compagnon de voyage, prend le pont transbordeur pour le sanctuaire ce qui amuse notre missionnaire, l'humour étant un trait de son caractère.

Une avarie d'hélice oblige le navire à revenir sur Marseille mais on repart promptement. Le 25, le navire passe les bouches de Bonifacio, puis au large de l'Etna. Jean Baptiste apprécie la navigation, s'extasie devant le spectacle des éléments : « *Je me suis levé de bonne heure pour jouir en paix des splendeurs que nous réserve chaque nouveau lever de soleil* ». *Beauté des lieux, émotion aussi face au Sinaï qui le fait plonger dans les souvenirs de son enfance et les prémisses de sa vocation missionnaire.* « *Je me suis rappelé les jours où tout petit j'apprenais l'histoire sainte. Je me souviens qu'alors entre deux histoires de l'Ancien Testament nous chantions les cantiques de la Sainte Enfance ; nous donnions quelques sous pour les petits chinois dont le sort nous attristait. Tout en faisant cela, je me souviens avoir eu dans l'esprit cette pensée : moi aussi, quand je partirai évangéliser les païens je verrai le Sinaï. Et voici que la chose s'est réalisée, et ce souvenir des jours de mon enfance m'est extrêmement sensible car dans ces pensées oubliées jusqu'à ce jour, je découvre un plan du Bon Dieu, attentif à préparer les âmes dont il attend un secours dans son grand travail pour l'établissement de son Eglise dans le monde entier.* » (sic)

Au-delà de l'histoire personnelle ce témoignage met en lumière l'extraordinaire élan missionnaire que connaît la France dans la deuxième partie du XIX<sup>ème</sup> siècle. A cette époque les deux tiers des missionnaires dans le monde catholique sont français. Cet élan atteint même les villages les plus reculés et conduit des hommes et des femmes à rejoindre des congrégations missionnaires, mêmes si elles ne sont pas présentes sur leur territoire originel. L'exemple des nombreux religieux originaires de l'Aveyron, département où la Société de Marie est absente, qui deviendront maristes, partiront en Océanie, est révélateur.

A travers les quelques scènes de bord dépeintes, on apprivoise un peu mieux la personnalité de Jean-Baptiste, un humour certain quant il prend le nettoyage à grande eau du pont pour une averse. « *Mais quand on vient de Differt, on pense toujours à la pluie* » ou encore quand il parle

*du défilé des camisards en précisant qu'il ne s'agit pas de ceux des Cévennes mais des « passagers qui jusque vers neuf heures défilent en pyjama et en robes de nuit dans les couloirs (coursives), sur le pont, à la salle à manger, et de trancher « les paresseux ont tort, il fait si bon le matin sur le pont ».*

Homme simple, il observe avec curiosité et décrit avec facétie les quelques scènes mondaines de la vie à bord.

N'allez pas penser qu'il ne sait pas vivre : « *La cuisine a été si appétissante que l'on a mangé un peu plus qu'on aurait dû* » et qu'il dédaigne une petite sieste sous ces chaleurs tropicales.

S'il apprécie les escales, Port Saïd, Suez, Aden, Allepey, Colombo, les quinze jours entre cette dernière escale et l'Australie (Fremantle) ne l'inquiètent guère. Le 27 décembre le navire repart du port australien. Nous ne savons pas comment, à bord de quel navire, il va rallier les Salomon.

### **Un archipel lointain et sauvage**

Situé dans le sud-ouest du Pacifique, à l'est de la Nouvelle Guinée, l'archipel des Salomon faisait partie du vicariat de Mélanésie créé en 1844. C'est en 1845 que les missionnaires abordent l'île de San Cristoval puis l'île de Santa Isabel, où, au premier contact avec des indigènes (les Toros), Monseigneur Epalle est tué. Son successeur Mgr Collomb, après le massacre de ses religieux en 1847, décide de se replier sur la petite île de Rook où il meurt des fièvres. Les derniers survivants abandonnent alors le vicariat non sans passer le relais aux missions étrangères de Milan, qui, après un essai tout aussi infructueux et mortifère, abandonnent à leur tour en 1855.

Ce n'est qu'en 1897 que le Saint Siège confiera à nouveau l'archipel à la Société de Marie.<sup>1</sup> Dans son ouvrage publié en 1925, Mgr Raucaz<sup>2</sup> évalue la population du vicariat à 100 000 personnes dont 50 000 pour Malaita, 7 à 8 000 pour San Cristobal et 12 000 pour Guadalcanal.

Il estime qu'en 1898 l'archipel comptait une cinquantaine d'Européens et, dans les années 1925, un millier seulement. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, les îles ne recevaient de navires qu'une quinzaine de fois par an, c'est dire l'éloignement !

Cette mission des Salomon s'avèrera particulièrement difficile car, aux massacres des premiers temps, il convient d'ajouter un climat<sup>3</sup> subéquatorial marqué par des températures toujours élevées et des pluies abondantes, vecteurs de maladies tropicales et de nombreux risques naturels (cyclones, tremblements de terre, tsunamis).

Comme si ces difficultés ne suffisaient pas, l'archipel est immense. L'actuel état salomonais s'étend sur 1 400 kms de longueur du nord-ouest au sud-est 800 kms de largeur, et compte 1 340 000 km<sup>2</sup>. Les principales îles sont Choiseul Santa Isabel (4 014km<sup>2</sup>), et Malaita (4 243km<sup>2</sup>), Guadalcanal (5 302 km<sup>2</sup>), et Makira, l'ancienne San Cristoval (3 125 km<sup>2</sup>).

Inutile de préciser que la navigation, chère au P. Podevigne, est ici le seul moyen de se déplacer d'autant que le relief est montagneux (le point culminant de Guadalcanal atteint 2 447 mètres) et que la végétation composée de forêts denses et inextricables recouvre 90% des surfaces.

### **Missionnaire à Wanoni Bay, des débuts difficiles**

J.- B. Podevigne passe quelques mois à Tangarare sur Guadalcanal, puis est envoyé sur San Cristoval. (Un courrier daté du 6 septembre 1930 en témoigne). Cette première découverte de la

<sup>1</sup> O'Reilly P, Laracy, H. *Bibliographie des presses de la mission mariste des îles Salomon méridionales. Journal de la Société des Océaniers*, Tome 75, 1969, p. 257 - 292. Les pères s'installent à Rua Sura (Les deux Sura), îlots inhabités sur la côte de Guadalcanal. Ils seront aidés par des catéchistes fidjiens alors qu'une école attire de jeunes salomonais qui seront les premiers catéchistes autochtones. De là, les religieux vont découvrir l'île de Guadalcanal et y fonder des stations : Avu Avu en 1899, Tangarare en 1900, Visale et Marau en 1904. En 1909 les maristes prennent pied sur l'île de San Cristoval avec la fondation de la station de Wanoni Bay, et en 1913 c'est au tour de l'île de Malaita avec les stations de Rohinari et de Buma.

<sup>2</sup> Son ouvrage intitulé : *Vingt-cinq années d'apostolat aux îles Salomon méridionales (1898 - 1923)* est publié par la librairie catholique E. Vitte en 1925. Né en 1879, il arrive aux Salomon en 1903. Il fait donc partie des « pionniers ». Il occupe différents postes sur les îles de Malaita et de Guadalcanal avant d'être nommé évêque des Salomon en 1920, poste qu'il occupera jusqu'à son décès en 1934.

<sup>3</sup> <http://www.universalis.fr/encyclopedie/iles-salomon/>

vie de mission, comme il l'écrira en mars 1931, l'enchanté : « *Dès le premier jour, j'ai été vivement édifié par la régularité de la maison de Visale et, à Tangarare par l'esprit surnaturel du P. Bertin<sup>4</sup> qui a su faire passer dans l'âme de ses indigènes sa foi et son amour* » même si le matériel de la mission devait en souffrir quelque peu ; » et d'ajouter : « *qu'il avait compris quærete premium regnum Dei* ».<sup>5</sup>

Comme il le dit, c'est après la bénédiction de la cathédrale de Visale en mai 1930 qu'il apprend sa nomination à Wanoni, mission situé sur l'île de San Cristoval (Makira) fondée en 1909 par le P. Emile Babonneau, que ce dernier dirige toujours. Il sera accompagné par le P. Brugmans.<sup>6</sup>

Avec qui il a des relations cordiales puisque, plus de trente ans après, il l'évoquait encore comme « *d'excellente mémoire* ». Il porte un jugement sévère sur cette mission dont le responsable et fondateur est « *visiblement à bout* », et de noter : « *Vous savez par expérience ce qu'est une maison où le supérieur ne sait pas ou ne peut plus gouverner. C'est ce que j'ai vu ici. A l'école, l'insubordination, l'immoralité, le désordre, le vol..., vingt villages environ sur soixante et dix avaient été visités en 1929, douze sur soixante et dix au 1er juin 1930...Revenons à la station. Aucune vie intellectuelle sacerdotale, la vie spirituelle réduite à un minimum de famine. Une seule chose était satisfaisante, l'état des finances.* »

Le P. Podevigne n'en reste pas à une critique sévère mais étayée, il se livre à une analyse des plus fines et rigoureuses de la situation revenant sur l'histoire de la mission.

Fondée en 1909 dans une île où les anglicans sont déjà présents et vite rejoints par les « *youngistes* »<sup>7</sup> la mission catholique doit faire face à une concurrence certaine notamment dans les ports de ces derniers et de remarquer : « *Les ministres youngistes furent souvent incorrects et malhonnêtes ; mais oserai-je affirmer que tout soit à notre honneur ? Les youngistes nous haïssaient, on leur répondait par la haine et on les ignorait au point que Monseigneur<sup>8</sup> a écrit dans son livre qu'on ne saurait dire ce qu'ils enseignent. Difficile dans ces conditions de réfuter leurs idées et leurs enseignements qui de plus utilisent les langues locales... Il a parfaitement compris l'importance de ces dernières et regrette qu'on ne leur ait pas accordé la place qu'elles auraient mérité* »

*Le premier effort du P. Babonneau fut celui qu'il devait être : la langue. Malheureusement cet effort resta incomplet. Après un an il cessa de collecter les mots. Aussi aujourd'hui notre vocabulaire est-il extrêmement pauvre et, qui plus est, peu sûr. Aucun effort ne semble avoir été fait pour comprendre la technique de la langue... Il y a là une nécessité, car la langue bien comprise livre les secrets de l'âme indigène et permet une influence décisive sur les hommes* ».

Schéma classique pour l'évangélisation, le rôle des catéchistes, laïcs indigènes convertis, est primordial. Ils viennent dans les premiers temps de Guadalcanal où la mission est mieux implantée, mais peu semblent rester à Wanoni Bay. L'école de la mission aurait dû en fournir mais, d'après le P. Podevigne, tel ne fut pas le cas : « *Cette dernière ne remplissait pas son rôle puisque les enfants passaient plus de temps dans les champs de la mission que dans les salles de classe, ce qui n'incitait pas les parents à les envoyer* ». Jean-Baptiste reconnaît : « *Cependant y avait-il moyen d'éviter tout cela ? Tout, non, sans doute, mais il y avait moyen de faire mieux. Non, on ne pouvait pas tout éviter... mais il y avait des remèdes à apporter. Certains avaient été proposés. Ils ont été refusés. Le fait que ni le P. Babonneau, ni le P. Moreau<sup>9</sup> n'utilisent la*

<sup>4</sup> Joseph Bertin : Né en 1879, arrivé aux Salomon en 1904, 25 ans missionnaire à Tangarare, autant dire un des pionniers. Sera provincial d'Océanie et décédera en 1941.

<sup>5</sup> Chercher d'abord son royaume.

<sup>6</sup> Aloys Brugmans : Né en 1899 aux Pays-Bas, premier mariste hollandais aux Salomon, d'abord à Wainoni Bay puis à Tangarare. Il quitte les Salomon pendant la Seconde Guerre Mondiale pour devenir aumônier de la marine royale néerlandaise, poste qu'il occupera jusqu'en 1964. Décédé en 1985.

<sup>7</sup> Membre de la Mission évangélique des mers du sud, groupe protestant.

<sup>8</sup> Sans doute Mgr. Raucaz op. cit.

<sup>9</sup> Samuel Moreau : Né en 1882, arrivé aux Salomon en 1909. Après un bref séjour sur Guadalcanal, il est nommé à Wanoni Bay où il passe vingt ans jusqu'à l'arrivée du P. Podevigne. Il a alors plus de 48 ans dont une vingtaine d'années de mission.

*navigation pour se déplacer malgré la proposition du P. Bertreux<sup>10</sup> de mettre un navire à leur disposition allait rendre leur travail bien pénible ».*

*« C'était se condamner aux marches éreintantes, à l'usure plus prompte et puis à l'impuissance de visiter les villages. »*

Si on peut trouver le constat sévère, et il l'est, comment l'expliquer ? Quand le P. Podevigne arrive la mission est, somme toute récente ; il appartient à la seconde génération de missionnaires. On est loin ici de la situation des îles Wallis et Futuna largement chrétiennes depuis quatre-vingts ans... Les premiers missionnaires aux Salomon ont connu les mêmes difficultés que leurs confrères maristes des années 1840 et 1850 dans le reste de l'Océanie - éloignement, hostilité parfois des populations, présence concurrentielle des protestants... - A ces dernières, il convient d'ajouter des conditions climatiques et sanitaires difficiles. En effet fièvre, paludisme, malaria, dysenterie font plus qu'ailleurs des ravages même parmi les missionnaires les plus jeunes. Ainsi le P. Guitet, fondateur de la mission de Tangare en 1900 décède à 30 ans, en 1901, ou encore le P. Pellion fondateur de la station de Visale en 1904, décédé à 35 ans, mais encore le P. Allet mort à 28 ans en 1915 et le P. Teytard qui connaît le même sort à 31 ans en 1916. Peu d'hommes, des étendues immenses, ceux qui résistent sont maintenus plus que de raison à leur poste, à l'image du P. Babonneau dans la mission de Wanoni Bay.

Au-delà des personnalités nombreuses et variées on comprendra qu'entre cette première génération de missionnaires et les jeunes missionnaires comme le P. Podevigne et le P. Brugmans - ils ont sensiblement le même âge - les perspectives de vue, le regard porté, les analyses posées, les projets envisagés soient bien différents, sans omettre les progrès scientifiques et techniques. Justement c'est un véritable plan de bataille, il parle d'ailleurs de « tactique », que Jean-Baptiste propose pour redresser la mission. Il a bien compris l'importance des transports et réclame un bateau. Il souhaite aussi redonner ses lettres de noblesse à l'école dont s'occupera le P. Brugmans de santé plus fragile, alors que lui visitera les soixante-dix villages reconnaissant que « *c'est trop pour un seul homme* ».

L'éducation requiert pour notre missionnaire une attention particulière. Son projet éducatif est particulièrement novateur puisqu'il déclare : « *une école où l'on apprend le catéchisme, la lecture et l'écriture, n'est que la moitié de ce qu'il nous faut. Il nous faut aussi une école où l'on apprend à l'indigène à améliorer sa vie. Sans un certain degré minimum de confortable il n'y a pas de vie religieuse possible mais seulement la vie animale. Il me paraît clair que ce n'est pas par des connaissances théoriques qu'on améliorera le sort des indigènes, mais par le travail de leurs mains rendu plus rémunérateur* ».

Jean-Baptiste ne s'intéresse pas qu'aux âmes, il entend favoriser le développement certes spirituel mais aussi social, éducatif, économique des populations qui lui sont confiées.

Ce goût des autres nous le retrouverons dans ses engagements et apostolats futurs. Le quotidien du missionnaire est rude, écrit-il le 5 mai 1933 (APM) : « *Nous jouons de malheur à Wanoni. Tremblement de terre,<sup>11</sup> maladie et départ du P. Brugmans, depuis cinq semaines maladie du P. Van Mechelen.<sup>12</sup>*

*Ce dernier met la station à rude épreuve ; les toitures s'effondrent ou volent, la maison des garçons (de l'école) le poulailler... sont touchés.* » En 1932 le P. Podevigne dont le bateau a chaviré à une distance assez importante du rivage doit son salut à un salomonais qui l'aide à regagner la terre ferme.

Le travail à réaliser est immense, car comme il le reconnaît : « *dans nos villages les baptisés sont presque partout la minorité. Ils sont perdus au milieu des païens... Nos villages sont sans ferveur... On sert, on endure et on garde le sourire* », même si : « *A Makira, paganisme et protestantisme nous étouffent* ». <sup>13</sup>

<sup>10</sup> Jean Bertreux ; Né en 1853, arrivé au Fidji en 1879, part en 1902 au Salomon dont il devient l'évêque en 1912. Décédé en 1919.

<sup>11</sup> ... et le 1<sup>er</sup> mai cyclone.

<sup>12</sup> Piet Van Mechelen : Né en 1905 aux Pays Bas, envoyé en 1932 aux Salomon à Wanoni Bay où il restera jusqu'en 1937.

<sup>13</sup> APM Lettre du 6 sept 1930.

## Fondation nouvelle

Le père est un missionnaire ardent : « *Je parcourus en tous sens l'île entière, j'en fis plusieurs fois le tour à pied, moitié à pied moitié par mer, essayant de localiser sur la carte les villages existants alors, me familiarisant avec les langues et les coutumes, pour arriver à avoir une vue d'ensemble du problème missionnaire qui se posait à nous.* »

*Il était clair qu'on ne pouvait tout desservir à partir de Wanoni Bay. Il était clair que des positions étaient déjà prises par les anglicans et la SSEM (South Seas Evangelical Mission, mission protestante). Il résultait de tout cela que, si une partie de notre territoire était terrienne, l'autre était nettement maritime. Elle le devint plus encore quand il me fut donné de prendre pied à Ulawa et de poser des jalons à Rennel et à Santa Cruz. »*

Pour lui la situation est évidente : il faut créer une nouvelle station, ce qu'il va faire sans l'autorisation de son évêque Mgr Aubin.<sup>14</sup>

Car dit-il, « *responsable de tout ce secteur je m'estimais libre de mes méthodes* ». Inutile de préciser que les relations avec son nouvel évêque allaient commencer « difficilement » et ne point s'améliorer par la suite. Pour mener à bien son projet il lui faut un navire ; il obtient d'abord un lauch (vedettechaloupe) « *petit et dangereux* » le *Beato Petelo* - le bienheureux Pierre Chanel – puis un cotre ponté de trente pieds sur dix « *marin, bon voilier ... avec lequel je pus affronter des mers épouvantables* », le *Vakio*.

Cette nouvelle station il l'installe à Faumera qualifié de « *bon ancrage* » à proximité de Star Harbour non loin de Makira, point dangereux à doubler. Les terres sont fertiles : « *les coins marécageux riches en aro ni mataua qui ne sont point un appoint négligeable, beaucoup de sagoutiers pour couvrir les maisons, leur pulpe savoureuse... la possibilité d'introduire la culture du riz...* » . Seul point négatif, une « *petite source* » mais d'autres sont à capter, et sous ces latitudes les pluies abondent. C'est un nouveau lieu mais aussi un nouveau type d'organisation missionnaire qu'il va mettre en place : « *Loin de moi la pensée de centrer sur la station la vie des chrétiens. Tous vivaient assez bien pour ne pas être strictement soumis à la messe dominicale. A eux de sanctifier partout le jour du seigneur et j'étais ainsi libre de mes mouvements pour aller tour à tour célébrer le dimanche dans l'un ou l'autre village des environs sur lequel les tam-tams pouvaient faire converger les chrétiens des villages voisins* ».

Cette nouvelle mission sera régularisée administrativement et canoniquement a posteriori par Mgr Aubin qui adjointra au P. Podevigne le P. Durand.<sup>15</sup>

La station de Faumera compte : « *une chapelle, ma maison, une école et des maisons pour les enfants d'école* ». « *J'avais construit cela avec l'aide de sept grands garçons de Cape Marah qui avaient menacé le père de Visale d'aller à l'école anglicane si on leur apprenait pas l'anglais. Contre mon anglais ils me donnèrent leur travail.* »

Une lettre adressée au P. Courtois datée du 15 mars 1939 (APM) permet de faire le point sur la nouvelle mission. « *Cependant comme nous sommes vraiment pauvres, le Bon Dieu nous bénit et un bon nombre de conversions se font, et dans mon district surtout parmi les protestants. Ces conversions demandent beaucoup de travail et de prudence. Il faut certainement quatre fois plus de temps pour instruire un protestant que pour instruire un païen. Jusqu'ici par exemple les recrues venues du protestantisme sont bien supérieures en qualités à celles venues du paganisme, ce qui ne veut pas dire que le standard soit cependant très élevé, mais vous savez à quoi vous en tenir sur les indigences et les motifs des conversions. Heureusement qu'il y a la grâce du Bon Dieu. Récemment, retour d'Ulawa, j'ai fait une courte visite à votre neveu. Il allait bien. Il paraît heureux à Wanoni. Il rentrait d'une visite de villages dont il ramenait plusieurs filles pour son école. Autrefois dans les temps de prospérité on était heureux de rentrer avec beaucoup de*

<sup>14</sup> Né en 1882 il part comme missionnaire aux Salomon en 1908. De santé fragile il va à Rua Sura comme secrétaire de Mgr Bertreux et procureur de la mission. En 1928 il représentera l'Océanie au chapitre général à Rome. Il fonde la mission de Ruavatu à Guadalcanal. Nommé vicaire général en 1933 il devient en 1935 évêque des Salomon du sud suite au décès de Mgr Raucaz.

<sup>15</sup> Né en 1906 Firmin Durand après son ordination en 1932 part aux Salomon d'abord à Buma puis à Wanoni Bay.

*recrues. Actuellement on ne peut s'empêcher d'éprouver un petit frisson quand on voit leur bouche et leur ventre qu'il faudra remplir tous les jours plusieurs fois. Je suis obligé de refuser des demandes à tour de bras, sinon j'aurais à perpétuité plus de cent personnes à la station et je m'enfoncerais dans les dettes.»*

### **Départ pour Sydney**

Ces débuts prometteurs vont se heurter à deux événements. Le premier, c'est la convocation du P. Podevigne pour son second noviciat avec une note de Monseigneur Aubin « à partir dans les trois heures ». Mais le père qui ne connaît pas son remplaçant ne peut « songer à laisser à l'abandon une station encore ouverte à tous les vents et où cependant il y a déjà tant d'organismes (comprenez d'activités) en fonction ». En fait il n'apparaît pas bien pressé de rejoindre Sydney.

C'est donc de cette station dédiée à la Sainte Croix qu'il : « a connu plus d'épines que de roses. Les roses me vinrent des indigènes, et les épines, hélas, de l'autorité. »

Le second c'est la situation internationale qui trouve un écho même au fin - fond du Pacifique: « Les événements de septembre dernier ont eu leur contrecoup jusqu'ici et même (sic) actuellement on a l'impression de ne vivre que dans une courte trêve, faudra-t-il revoir les jours horribles d'autrefois ? Comment se fait-il qu' alors que personne ne veut la guerre on se heurte à tout moment à sa terrible possibilité ? » Si la guerre n'est pas encore déclarée, même dans les lointains Salomon, Jean-Baptiste note que « des sampans japonais, commandés par des officiers de la marine impériale japonaise venaient sous prétexte de pêcher les trocas<sup>16</sup> faire l'hydrographie des îles, car les cartes étaient encore très imprécises. »

Le P. Podevigne apprend que la guerre a éclaté alors qu'il va rencontrer son évêque. S'ensuit alors une conversation qui restera gravée dans sa mémoire et qu'il mettra par écrit. « Monseigneur, la guerre est donc là ? Donnez-moi le pouvoir de terminer la tournée de confirmation et rentrez à Tulagi, car certainement le Résident désirera avoir sous la main tous ceux qui, dans la colonie, ont une haute responsabilité. » Il ne s'y décidera que deux jours plus tard à Wanoni. Lui : « Ce sera comme en 14. Les Allemands ne peuvent pas gagner la guerre ; il n'y a rien à changer ». Moi : « Détrompez-vous Monseigneur. Nous risquons d'avoir les Japonais ici ». Mettez vos ressources à créer loin dans l'intérieur, au moins une station de repliement par île, faites-y des plantations qui permettront de vivre, car, pendant dix ans, vous risquez de ne rien recevoir du monde démolé ».

« Voyant que je ne progressais pas, j'observais d'autant plus attentivement le déroulement de la guerre et je me rappelle encore le jour où je vis passer sur Faumera le Catalina qui allait à la recherche d'un navire italien qui fuyait l'Australie. Du jour aussi où je reçus la visite d'un officier de la Royal Navy qui me dit son inquiétude sur les mouvements et l'armement de la flotte japonaise... »

Les faits allaient donner raison au père Podevigne et la mission payer un lourd tribut à l'occupation japonaise.

La bataille de Guadalcanal fut le « Verdun du Pacifique ». La réflexion de Mgr Aubin considérant que les Allemands ne peuvent pas gagner la guerre est très représentative de l'opinion publique de l'époque, du simple citoyen au responsable politique le plus élevé. Elle explique d'autant plus le profond traumatisme que constitue l'effondrement militaire du printemps 1940.

Pour l'heure, le P. Podevigne s'estimant peu compris par son évêque préfère voguer vers d'autres cieux et rejoindre Sydney pour effectuer son second noviciat.

Les relations avec le P. Bergeron provincial semblent là aussi difficiles, puisqu'il est déclaré « suspens, interdiction de confesser, interdiction de dire la messe... ». Il décide de quitter Sydney et d'aller en Nouvelle Calédonie. (On peut penser que ces difficultés avec Mgr Aubin rendaient impossible son retour aux Salomon), le père estimant qu'il fut (sic) traité en fugitif alors que canoniquement il ne l'était pas. Un télégramme confirmé par une lettre du provincial l'attendait. Dans cette dernière le provincial déclarait : « Si l'on vous demande le P. Podevigne comme

<sup>16</sup> Le troca ou troque (trochus niloticus) est un mollusque marin apprécié pour sa chair et sa nacre.

*aumônier militaire, refusez-le, car il ne part pas par esprit de dévouement à des hommes qui vont exposer leur vie, mais uniquement pour fuir sa mission et se dérober à l'obéissance. »*

Dans un monde religieux, congréganiste mariste habitué à l'obéissance, même si elle n'est pas comme chez les jésuites « perinde ac cadaver », à la hiérarchie et même aux hiérarchies, celle du provincial et de l'évêque, même si ce dernier est aussi mariste, Jean-Baptiste devait passer pour un rebelle avec sa liberté de ton, son caractère fort et indépendant.

### **Réflexions et témoignages sur la période océanienne du P. Podevigne**

Il est bien difficile de dresser un bilan de l'action missionnaire du P. Podevigne d'autant que les documents manquent. Voici cependant un témoignage d'un océaniste distingué, le P. O'Reilly, qui connaissait notre missionnaire depuis leur scolasticat commun :

*« Cet auvergnat que nous avons connu un bourreau de travail, têtu, tout d'une pièce, sûr de lui, entreprenant, très dur avec lui-même, se révéla rapidement un missionnaire de grande classe ».*

Dans ce même article O'Reilly cite le témoignage d'un autre missionnaire : *« Le père Podevigne était un excellent missionnaire. Je le sais pour avoir vécu plusieurs années à la même station que lui : et pas seulement zélé, mais capable. Très exigeant pour lui-même, il exigeait aussi beaucoup des autres, même des indigènes. Avec ça, un tempérament de chien, surtout quand il trouvait que les choses n'avançaient pas... Bon prédicateur - il parlait je ne sais pas combien de dialectes salomonais ! - jamais à court de paroles ; bon coureur, sans cesse en voyages dans la brousse ; grand marin aussi, toujours en mer avec son petit bateau. A se demander comment il a pu naviguer ainsi pendant dix ans sans faire naufrage ! Bon docteur : il savait tout de la médecine... Il a ainsi guéri des centaines de gens, des plus vieux aux enfants à la mamelle. Ulawa, à San Cristoval était sa mission chérie. Il y a fait un travail énorme. Mais c'est à cause de ses capacités médicales qu'il avait pu y prendre pied.*

*Le père Podevigne était d'un esprit perspicace. Il voyait des problèmes que les autres ne soupçonnaient même pas. De là, parfois des conflits. Mais j'avoue n'avoir jamais eu de difficultés sérieuses avec lui. Nous n'étions pas toujours du même avis... il allait se coucher.*

*On reprenait l'affaire le lendemain. Après une nuit de réflexion, il abandonnait parfois son projet de la veille, et consentait à se mettre au pas... Après quarante ans et le recul pris, en ce qui concerne l'évolution des indigènes, il me faut cependant reconnaître que c'était lui qui voyait clair. Il ne voulait pas qu'on les occidentalise. Je l'entends me dire : On joue avec leur folklore au lieu d'en dégager les lignes vives. On étouffe leurs richesses profondes. Et ces populations sont trop petites pour pouvoir résister à cet étouffement... » Et ainsi de tout. Sur l'éducation, sur les rapports avec les autres missions, sur les responsabilités à donner aux indigènes... Les événements lui ont donné raison. Mais il avait eu raison trop tôt. Son entourage, ses supérieurs, n'étaient pas encore prêts. On vivait sur des routines traditionnelles. »*

Il devait en 1967, il avait alors 65 ans, demander à repartir en Océanie. Cette ultime demande était refusée arguant du fait *« qu'il est imprudent d'aller aux Salomon »* Et que d'autre part que son *« travail est trop important ici (comprenez à Toulon) ... Que d'ailleurs (il) ne pourrait pas (se) faire à l'évolution des esprits chez les indigènes. »*

A travers la lettre qu'il écrit à son confrère le P. Koning missionnaire à San Cristoval, on sent son attachement profond à son ancienne mission et un sentiment d'inachèvement.

*« Je viens de vous lire. Vous vous plaignez d'être seul. Or que proposais- je d'autre que de venir tenir la station, pour vous donner une plus grande liberté de mouvement. Certes je suis sûr que je ne pourrai pas courir la brousse comme je le fis quand je parcourais Makira en tous sens, en faisant le tour à pied en trois semaines, en venant à pied et nu-pieds, de Maru bay à Wanoni, car une rivière grossie avait emporté les sandales que j'avais mise autour de mon cou pour nager. Mais, je sais aussi que je tiendrai fort bien la mer encore. De la côte de Makira je connais tous les coins et les recoins, je sais la dureté de certains de ses caps, la violence de ses courants, la soudaineté de ses tempêtes. J'ai assez navigué depuis pour que cela ne me fasse pas peur.*

*Et peut-être au contact de cette terre que j'aime et que je n'ai jamais cessé d'aimer, au contact de sa langue que je parle encore, au contact des survivants d'alors, bien d'autres souvenirs et*



*bien d'autres possibilités se réveilleraient en moi. Je sais hélas ! que ce souhait ne se réalisera pas, mais ce n'est pas un souhait inconsidéré ni platonique.»*

### **Engagé dans le bataillon du Pacifique**

« Agé de 39 ans, cheveux bruns, front moyen, visage ovale, yeux bruns, nez aquilin 1m 70, une cicatrice à la jambe droite », telle est la description physique de la nouvelle recrue des Forces Françaises Libres en ce 3 mai 1941. Jean-Baptiste s'engage « pour la durée de la guerre » à servir au sein du bataillon mixte (composé d'Européens et d'Océaniens) d'infanterie coloniale du Pacifique.

Dans les faits, le père est déjà présent au sein du bataillon et cet engagement formel officialise sa présence. Les archives font apparaître quelques différences ; dans certains documents son ralliement date du 17 février et son incorporation du 19 février (Etats de service conservés aux archives départementales de Lozère), dans d'autres c'est la date du 12 février qui est retenue (Bureau maritime des matricules de Toulon). Nous n'avons pas d'autre document qui permettrait de mieux analyser les motivations de cet engagement. Une chose est sûre cependant, il n'a pu passer inaperçu au sein des autorités religieuses maristes, où les positions sur le soutien à la France Libre apparaissent pour le moins variées.<sup>17</sup>

Ainsi aux Nouvelles Hébrides, premier territoire rallié, Mgr Halbert (sm) apporte une aide matérielle au résident Sautot pour réunir et rallier la population à la France Libre. En Calédonie, Mgr Bresson (sm) a une position plus « attentiste » avant de rejoindre le camp gaulliste. Au contraire à Wallis, et Futuna, l'évêque mariste reste fidèle au maréchal Pétain. Jean -Baptiste est nommé sergent chef en avril 1941. Le premier mai, avec l'arrivée de 300 Tahitiens et Marquisiens, le bataillon peut enfin se constituer à Nouméa avec l'appui de 300 néo-calédoniens, néo-hébridais et wallisiens. L'ensemble est placé sous le commandement du capitaine Broche, secondé du capitaine Ardant, d'un médecin commandant, d'un aumônier protestant et d'un aumônier catholique, le P. Podevigne. Cette présence de deux ministres du culte s'explique par l'origine religieuse des engagés. Si les tahitiens sont protestants, les Wallisiens et Marquisiens sont catholiques et les Calédoniens se répartissent entre les deux confessions.

### **En route vers le front, préparation et premiers combats<sup>18</sup>**

Le 5 mai 1941, le bataillon embarque sur le S/S *Zélandia* à destination de l'Australie. Ce même jour Jean-Baptiste est promu sous-lieutenant à titre temporaire, affecté au Corps Expéditionnaire Français du Pacifique, la fonction d'aumônier conférant à son détenteur le statut d'officier. Le 9 mai, nous retrouvons nos soldats accueillis avec chaleur par les Australiens. On défile, mais avec des armes prêtées par l'armée australienne. Le 27 mai, le bataillon embarque sur le *Queen Elisabeth*. Du 28 juin au 31 juillet point de terre à l'horizon, à la vitesse de croisière de 22 nœuds (soit 40 km/ heure). On vogue vers le Proche Orient. Gageons que notre ancien missionnaire, marin à ses heures a dû apprécier cette navigation, comme il avait pu le faire en sens inverse dix ans auparavant.

Arrivé à Suez, le chemin de fer conduira la troupe à Quastina en Palestine, à 40 kms de Tel-Aviv. On peut, sans se tromper, imaginer l'émotion de l'aumônier foulant la Terre Sainte. C'est sans doute à ce moment qu'il organise une visite de Jérusalem pour ses « ouailles ». Le 19 août, le bataillon fait route vers Damas où il est reçu en fanfare par les troupes françaises, avant de s'installer à Catana sous les abricotiers, « pour s'acclimater, » et ce n'est pas une formule de rhétorique pour des hommes qui viennent des tropiques. A l'automne, on se met en marche vers Alep, Lattaquié, puis vers l'Egypte. Peu de temps pour s'extasier devant les pyramides, les volontaires du Pacifique participent aux opérations contre les forces germano- italiennes et plus particulièrement l'Afrika Korps.

<sup>17</sup> Regnault JM Kurtovitch I, *Les ralliements du Pacifique en 1940. Entre légende gaulliste, enjeux stratégiques mondiaux et rivalités, Londres / Vichy*. Revue d'histoire moderne et contemporaine publié dans [www.cairn.info](http://www.cairn.info)

<sup>18</sup> Article historique, dans la rubrique « Découvrez ses unités » « Bataillon du Pacifique » sur le site de l'Amicale des Anciens de la Première Division Française Libre [www.1dfl.fr](http://www.1dfl.fr)

### Aumônier à Bir Hakeim

Le 14 février 1942, une nouvelle mission restée fameuse va mobiliser avec d'autres nos Océaniens, l'occupation d'un ancien poste italien, Bir Hakeim, « le puits tari ». Du 26 mai au 10 juin, les divisions allemandes et italiennes assiègent la position mais le bataillon se défend fort bien comme en témoigne un télégramme du général de Gaulle adressé au Haut Commissaire à Nouméa : « les volontaires du Pacifique sont actuellement engagés en Libye avec la division, qui, sous les ordres des généraux de Larminat et Koenig, a repoussé à Bir Hakeim l'attaque de la division blindée Ariete et de la 102<sup>ème</sup> division d'infanterie italienne. Les volontaires du Pacifique, à la pointe du combat, confirment la valeur militaire dont ils avaient fait preuve au cours des opérations qui ont précédé la bataille et donné la preuve de leur attachement à la France de ses enfants du Pacifique ».

Si le courage n'a pas manqué, les pertes sont nombreuses. Dans ces circonstances, le rôle des aumôniers, nous y reviendrons, prend tout son sens... Pour l'heure, le bataillon a même perdu son commandant, Félix Broche.

La première brigade à laquelle appartient le bataillon du Pacifique est particulièrement touchée, puisqu'une autre de ses composantes, le premier bataillon d'infanterie de marine a aussi perdu son commandant Jacques Reginald Savey. Les trop nombreuses pertes entraînent la fusion des deux bataillons pour constituer un nouveau « bataillon d'infanterie de Marine et du Pacifique ».

Si aucun document n'atteste de lien entre Savey et Podevigne, on peut légitimement penser qu'ils se connaissaient, leurs deux bataillons combattant côte à côte. De plus, tous deux ont de nombreux points communs. J. R. Savey est aussi religieux, missionnaire dominicain en Syrie quand il rallie la France Libre en août 1940 ; son statut d'officier de réserve lui vaudra un commandement. De plus il a fait ses études à l'Externat Saint Joseph de Toulon tenu par les Maristes, établissement où le P. Podevigne interviendra après guerre.

Revenons à notre protagoniste le P. Podevigne, pour constater une fois encore le manque de documentation. Ce dernier a pourtant rédigé un manuscrit intitulé « *Cap au soleil* », récit autobiographique consacré à cette période. L'ouvrage devait être publié après guerre dans une collection dirigée par Jean Amrouche pour le compte des éditions Edmond Charlot. Arrêtons-nous un instant sur ce directeur de collection et cet éditeur, atypiques et brillants. Le premier, issu d'une famille kabyle, est normalien, homme de lettres, de radio, directeur de revue et poète. Le second, dès les années 1930, publie Camus, Roy, Kessel. Alors qu'Alger est devenu la capitale de la France Libre, très lié aux gaullistes, il développe ses activités. Après guerre, il s'installe à Paris où des prix littéraires viennent récompenser son travail, mais des oppositions du monde éditorial et des difficultés financières l'obligent à renoncer et à rentrer à Alger.<sup>19</sup>

Le libraire devait perdre ses fonds lors de deux attentats en 1961. Après, une collection d'art océanien perdue, des notes ethnographiques dispersées, le manuscrit du P. Podevigne allait sans doute connaître le même mauvais sort. Il est à ce jour introuvable...

Quelques recherches plus heureuses nous ont cependant permis de retrouver des anciens du Bataillon du Pacifique. Jean Tranape qui est déjà à Nouméa caporal du bataillon en formation quand Jean-Baptiste s'engage, se souvient d'un homme « *très sympathique, jovial, aimable* » et d'ajouter : « *Il s'occupait du ravitaillement à Bir Hakeim, il venait dire la messe quand c'était possible. Je l'ai rencontré au petit matin, il m'a dit « Tu as froid Jean Tranape, prends mon blouson...En 1945 c'est lui qui nous a mariés à Paris* ». Et de conclure : « *C'était un bon vivant, on appréciait qu'il soit là. On trouvait cela normal.* »<sup>20</sup>

Roger Ludeau, autre ancien du bataillon depuis la Nouvelle Calédonie ajoute : « *Le père Jean-Baptiste Podevigne était pour nous plus qu'un homme d'Eglise, un ami. Il avait arrangé pour nous une visite des lieux saints à Jérusalem. Au siège de Bir Hakeim il nous avait donné l'absolution ; à la sortie, on lui a même dit en riant : « Mon père on a gardé nos petites ailes, on*

<sup>19</sup> Articles de N. Levisalles, *Mort de Edmond Charlot*, 13 avril 2004 rubrique « culture », journal Libération sur [www.liberation.fr](http://www.liberation.fr)

<sup>20</sup> Témoignage téléphonique du 20 janvier 2012.

*ne sait jamais ». Et d'ajouter : « C'était un homme bon, simple, toujours prêt à rendre service, à s'occuper de nos misères grandes ou petites. »<sup>21</sup>*

Dans son journal, Gaston Rabot évoque le rôle de l'aumônier au lendemain de la bataille : « *Ce matin, (14 juin) à huit heures, quelques compagnies du bataillon ont été rassemblées pour contrôler les armes, ensuite le Père Podevigne nous a dit quelques paroles, pour nous rappeler notre cher Colonel Broche, puis les camarades morts ou disparus, puis une bénédiction du bataillon pour le retour du combat.* »<sup>22</sup>

A travers ces témoignages, c'est un peu le portrait type de l'aumônier de la France Libre qui apparaît et plus particulièrement de la première Division Française Libre (1ère DFL) que le bataillon du Pacifique avait intégré, comme en témoignera le R.P. Alby : « *La présence des aumôniers était appréciée par les chefs comme un élément de bon moral de la troupe. Elle montrait d'abord, ce qui n'était pas évident pour tout le monde, que la position politique des Français Libres n'était pas en contradiction avec la théologie. De plus, l'aumônier puise dans sa foi, dans sa vocation, une lumière spirituelle qui lui permet de voir les choses de plus haut que les autres. Sa vie de prêtre est normalement une vie de dévouement et de sacrifice. C'était surtout vrai des aumôniers de la 1ère DFL... la plupart étaient des missionnaires, pères blancs, spiritains, jésuites. Ils se sont ainsi facilement trouvés au diapason des soldats de la France Libre qui étaient tous des volontaires.*

*Ils aidaient les combattants à prolonger le sens de leur sacrifice, à voir Dieu au-delà de la Patrie. De plus, le prêtre est par définition un consolateur, et le jour de cafard - qui n'en a pas connu ? - l'aumônier savait aider le soldat - surtout les jeunes - à reprendre courage et espérance.*

*Peu de combattants ont été aussi brutalement séparés de tout que ceux de la France Libre. Pour un cœur de vingt ans c'était dur ! La présence de l'aumônier aidait à porter ce poids. Je dis la présence, car il me semble que l'aumônier agit non pas tellement par ce qu'il dit que par le fait qu'il est là. Enfin, nos aumôniers étaient des réalistes. Ils savaient que le moral n'est pas seulement question de foi et d'âme mais aussi une question de ravitaillement »<sup>23</sup>*

Par décret du 30 septembre 1942 Jean-Baptiste est promu capitaine- aumônier. Il participe aux opérations de la Cyrénaïque en novembre, puis à celle de Tripolitaine en janvier 1943 et de Tunisie de février à mai. Il revient alors en Tripolitaine en juin, puis en Tunisie en septembre 1943. Ses brillantes campagnes vaudront au P. Podevigne la médaille coloniale avec les agrafes Libye, Bir Hakeim, Tripolitaine et Tunisie 1943.

### **Aumônier des FAFL**

En décembre 1943 notre aumônier passe de l'infanterie à l'aviation avant de découvrir la marine... Un parcours très œcuménique ! Il est aumônier du groupe Bretagne. Ce dernier bien que crée le 1er janvier 1942, à Fort Lamy (Tchad) est issu du Détachement permanent des Forces aériennes du Tchad qui dès le ralliement de l'Afrique équatoriale française, se met au service de la France libre. Au moment où Jean Baptiste intègre sa nouvelle unité, celle-ci revient du Levant pour s'installer à Chateaudun de Rhumel dans le Constantinois. Cette arrivée dans ce groupe de 350 militaires, de l'aumônier ne passe pas inaperçue puisqu'il s'y : « *distingua immédiatement par une activité débordante, pour améliorer (le) sort (des soldats) ».*<sup>24</sup>

La troupe rejoint le port d'Oran pour embarquer sur des « Liberty ship » à destination de la Sardaigne. Le 8 mai 1944, l'échelon roulant (ceux qui ne peuvent voler) débarque à Cagliari, au milieu des ruines, pour se rendre à Villacidro, au nord de la ville, dans une plaine aride, nantie d'une piste de terre battue, on dormira sous la tente... Il en faut plus pour décourager Jean

<sup>21</sup> Témoignage de Roger Ludeau courriel du 25 juillet 2102.

<sup>22</sup> *Journal de Gaston Rabot* in Revue de la Fondation de la France libre, juin 2012, p. 43.

<sup>23</sup> R.P. Alby, *les aumôniers de la 1° DFL* dans la revue de la France Libre n° 79, 18 juin 1955, numéro spécial. Publication de l'Amicale de la 1° DFL, [www.1dfl.fr](http://www.1dfl.fr)

<sup>24</sup> Rochaix M., *Le groupe Bretagne des Forces Aériennes Françaises Libre*, Nouvelles Editions Latines, 2012, p. 97.

Baptiste qui, soucieux du bien-être des hommes, réussit à : « *se procurer une superbe baraque en planche, destinée à fournir un mess aux sous-officiers.* ».

L'escadrille est fortement mobilisée par la campagne d'Italie, afin de désorganiser les lignes de communication adverses, les bombardements des voies ferrées, ponts, routes s'accélérent. En conséquence, la fatigue se fait sentir parmi les hommes, d'autant que l'état sanitaire se dégrade, aggravé par la consommation excessive de conserves américaines. On doit au Père Podevigne la location d'une maison à Buggeru, dans petit port, pour y installer : « *un centre de repos des mieux organisés.* ».

Avec la préparation du débarquement en Provence, les missions sur le sol de France se multiplient (Marseille, la Camargue, Toulon, Saint Mandrier, Giens, ...), sources de difficultés supplémentaires pour les navigants qui, pour atteindre leurs objectifs et missions, risquent de blesser ou de tuer leurs propres compatriotes. Dans cette situation où les corps, les cœurs et les âmes sont mis à rude épreuve, le centre de repos de Buggeru ne désemplit pas. En août 1944, Paris et les ¾ de la France sont libérés, l'activité militaire faiblit et le moral fait de même. On organise alors la visite des villages sardes et même de Rome. Si aucun document ne vient le confirmer, on peut penser que le P. Podevigne a participé, sinon organisé, ces opérations, n'avait-il pas fait de même à Jérusalem ? En octobre l'échelon roulant arrive à Marseille, émotion pour ses soldats dont certains retrouvent la Mère Patrie, sans doute aussi pour Jean Baptiste, qui en était parti pour les Salomon en 1930... Un mois passé à Istres, puis direction Bron dans le Rhône pour participer aux opérations sur l'Allemagne.

En février 1945, alors que les mouvements de personnel s'intensifient au sein du Groupe Bretagne, Jean Baptiste quitte l'aviation pour rejoindre un autre service, un peu spécial... Il quitte donc la 31ème escadre pour être affecté à la DGER à Paris. Le 1er juin 1945, via l'Egypte les Indes et l'Australie, il retourne en Calédonie où il arrive le 28 août 1945 pour être démobilisé à compter du 30 septembre 1946.

Ainsi s'achève la guerre du P. Podevigne. Outre la médaille coloniale il recevra la médaille de la Résistance avec rosette (décret du 24 - IV - 1946, publié au Journal Officiel du 17 - V - 46) et la croix de guerre 39/45 avec étoile d'argent.

### **Espoirs océaniques déçus**

Revenu à Nouméa, Jean-Baptiste ne reste pas inactif. Il participe à la création de l'Institut français d'Océanie et tente de repartir vers ses chères Salomon. Cet institut, sous la houlette de l'Office de recherche scientifique de l'Outre-mer, a pour vocation de « *susciter promouvoir et exécuter des travaux scientifiques dans tout le Pacifique français* » dans des disciplines aussi variées que la biologie marine, l'entomologie, la géophysique ou l'ethnologie. Dès 1945 un chargé de mission, M. Catala, est envoyé sur le Caillou ; encore fallait-il un lieu, des installations pour les chercheurs. C'est là qu'intervient le P. Podevigne qui « *connaissait le pays et le monde anglo-saxon* » et qui « *incita (M. Catala) à se tourner vers les Américains et le soutint dans sa tentative* », comme en témoigne le professeur Leenhardt qui prend la direction de l'Institut.<sup>25</sup>

Nomination qui ne trouve pas grâce aux yeux de Jean-Baptiste qui devait écrire dans une lettre du 4 février 1968 au P. Desvignes Musée d'Océanie : « *Cependant, tandis que Catala négociait en Amérique, qu'à Nouméa je recevais et conservais les surplus de l'armée américaine... à Paris, on intriguait, et nous vîmes débarquer à Nouméa le pasteur Leenhardt qui, lui, avait saisi, et, si je n'avais été sur place, en eût fait l'Institut français protestant d'Océanie* ».

Réalité ou rivalité missionnaire, difficile à dire ? En tout cas, quand le P. Podevigne écrit ces lignes, vingt ans après les faits, il reconnaît certes que « *les temps ont changé* », mais nous déclare « *Sans doute ai-je eu le tort de dire crûment les choses. Mais pourquoi ne les dirais-je pas ? Ai-je encore quelque chose à redouter ? Eusse-je quelque chose à redouter que je ne me tairais pas pour autant car la vérité a ses droits* ». On l'aura compris, peu porté sur le compromis et la langue de bois, épris de justice, au risque de passer pour l'éternel insoumis ou rebelle auprès des autorités, le P. Podevigne dérange. Son caractère entier devait lui jouer quelques mauvais tours...

<sup>25</sup> Leenhardt R. H. *L'Institut français d'Océanie*, in Journal de la Société des océanistes tome 5, 1949 pp 5 - 14.

L'autre grande affaire de notre missionnaire, c'est de retrouver son archipel salomonais.<sup>26</sup>

Il rencontre Mgr Aubin évêque des Salomon du sud de passage à Nouméa. Il lui demande de repartir dans l'archipel, non sans lui faire remarquer fort peu diplomatiquement à propos de la situation politique et stratégique à la veille de la Seconde Guerre Mondiale que « *Hélas dans les événements passés, c'était moi qui avais vu clair* ». L'évêque a dû apprécier... et si ce dernier affirme « *qu'il ferait tout pour le ravoir* » de retour en France, Podevigne apprend d'un confrère: « *Monseigneur Aubin ne veut de vous à aucun prix* ». Son appel auprès du P. Général pour partir aux Nouvelles Hébrides trouvera comme réponse : « *Demandez dans trois ans, si vous vous conduisez bien* ».

Si la personnalité du bouillant missionnaire n'aide pas au règlement pacifique des conflits, tout n'est pas affaire de caractère, loin s'en faut. L'irruption de la guerre en Océanie a mis à mal la cohésion des communautés et provoqué des tensions au sein de la Société de Marie. Si les missionnaires français sont majoritaires, d'autres nationalités sont présentes, et parfois même appartiennent à des pays qui s'opposent. Au sein des français, à l'image des trois évêques maristes des Hébrides, de Calédonie et de Wallis, nous avons pu observer des prises de position politique bien différentes, du ralliement rapide à la France Libre au soutien inconditionnel au régime de Vichy, sans oublier cependant que ces décisions obéissent à un processus complexe, (personnalité des évêques, sentiments des populations, situations politiques et stratégiques locales). Comme nous l'avons observé au sein des communautés des collèges maristes.<sup>27</sup>

Une ligne de fracture apparaît souvent entre les pères les plus anciens, qui sont souvent à des postes d'encadrement, et les plus jeunes. Dans cette « querelle des anciens et des modernes », sans vouloir être trop réducteur, les premiers légalistes restent fidèles à la figure du maréchal Pétain qui prône un attachement au catholicisme traditionnel et un fort anticommunisme, ce qui n'exclut pas un fort sentiment anti-allemand, alors que les seconds sont favorables à la Résistance et à la France Libre qui luttent contre l'occupant nazi et la collaboration.

Dans ces conditions l'engagement revendiqué haut et fort du P. Podevigne, héraut et héros de la France Libre, allait faire grincer quelques dents, d'autant que le père n'hésite pas à refuser de saluer quelques confrères trop pétainistes à son goût... Ces espoirs océaniques déçus, Jean-Baptiste rejoint la Métropole. Lui, le baroudeur, l'aventurier de Dieu, laisse les archipels des antipodes pour Le Vernet - La Varenne... Il faut un bon dictionnaire et un peu de perspicacité pour découvrir cette commune de montagne au coeur de l'actuel parc régional du Livradois - Forez dépendant du diocèse de Clermont-Ferrand. La Société de Marie a alors en charge la paroisse du village.

Cette destination au coeur de l'Auvergne profonde a pu être interprétée, et l'a sans doute été, comme une « pénitence » pour le trop impétueux missionnaire. Il est donc allé à « Canossa »... Le séjour a été court car, en 1949, Jean-Baptiste rejoint des cieux plus cléments, le port militaire de Toulon sur les bords de la Méditerranée.

### **Aumônier de marine**

Après l'Océanie et ses insulaires, c'est le port de Toulon et ses militaires, que Jean Baptiste découvre. Aumônier du Bataillon du Pacifique, du groupe d'aviation Bretagne, il intègre la « Royale », au terme d'un parcours très œcuménique. Il sera donc aumônier de la IIIème région maritime, chargé de l'Arsenal et des navires. De fait comme le note son provincial : « *La résidence (mariste) devient un véritable Vème dépôt.* »<sup>28</sup> Comme si cela ne suffisait pas à ses activités, il assure aussi l'aumônerie des scouts de Saint Jean du Var, organise des pèlerinages (Lourdes, Chartres) et participe à l'Adoration nocturne.

<sup>26</sup> *Les origines de la mission catholique dans l'est de San Cristoval*, notes rédigées par J. B. Podevigne à la demande du P. Koning, APM Rome.

<sup>27</sup> Travaux sur l'histoire de l'Institution Ste Marie la Seyne (Mémoire de maîtrise, L Roos- Jourdan) et l'Externat St Joseph Ollioules (*Mémoires d'avenir, 150 ans à l'Externat Saint Joseph 1856-2006*, collectif, Imprimerie du Las, mars 2006.

<sup>28</sup> Extraits des rapports des visites du P. Provincial, 1951, documents fournis par P. B. Bourtot, Archives région France Société de Marie, désormais abrégé en A.R.F.S.M.

S'il est difficile, faute de documents, de connaître l'état d'esprit du religieux, nous connaissons cependant celui de son provincial. A contrario des volées de bois vert reçues en Océanie, ce n'est que compliment à son encontre : « (Le Père) s'est mis courageusement à l'œuvre, avec sa facilité incroyable et son intelligence, réussit partout : en classe, en chaire, dans les œuvres ». Si le provincial note que Jean Baptiste intervient à l'Externat, aucun document ne permet de compléter le propos...

En matière d'œuvre, la grande affaire c'est la création d'un « club catholique de la mer » car : « *Nos jeunes marins ne savent où aller, ni où se réunir. La rue les happe et bientôt, ils sont perdus pour Dieu et son Eglise.* »<sup>29</sup> En 1952, les travaux dans les sous-sols de la résidence ont déjà commencé, et le 24 janvier 1953, les lieux sont inaugurés en présence de Mgr. Gaudel, évêque du diocèse, de Mgr. Bressolles, ordinaire militaire de la flotte, et du Contre Amiral Caron représentant le Préfet maritime.<sup>30</sup> Ce « club des œuvres de la mer » est affilié au comité local de la Société des œuvres de mer qui participe au financement de ce service. L'entrée se fait par le 39 de la rue Gimelli, les locaux comprennent une salle de jeu, une salle de travail, une bibliothèque et un bar. La structure fonctionne tous les jours de l'année, sous la direction du P. Podevigne. Des matelots, et plus particulièrement des séminaristes sous les drapeaux, en assurent l'animation. Des groupes d'Action catholique s'y réunissent, des cours sont organisés en mathématiques et en anglais, au profit des marins. Ils sont assurés par des militaires d'active ou retraités et des maristes. Ceux qui désirent profiter de leurs permissions pour découvrir la Provence, peuvent emprunter le matériel de camping du club.

D'un point de vue spirituel, les membres peuvent suivre dans la chapelle de la résidence, les offices quotidiens. Des retraites sont proposées à la Castille (Domaine de l'évêché), au Couvent des Dominicains de Saint Maximin.

En cette année 1954,<sup>31</sup> les « artistes » du club, aidés des scouts et de la chorale de l'Ecole Notre Dame des Missions, animent la veillée de Noël, à bord du Béarn. Lors de cette célébration Jean Baptiste note avec joie que 200 communions ont été distribuées, alors que l'année précédente elle n'étaient que 34, signe que la communion fréquente, si elle n'est pas la norme, semble se développer en cette période pré-conciliaire et avec la bénédiction de l'aumônier.

L'activité du dynamique religieux ne se limite pas au club, il visite aussi les « bords », c'est-à-dire se rend sur les navires et dans les différents services de l'Arsenal. Ainsi lors de ce premier semestre 1954, il ne fait pas moins de 498 visites. Certains bâtiments comme la Trirème, le Moncalm, la Sultane ou le Béarn sont particulièrement fréquentés, sans oublier la Préfecture maritime et surtout la Prison maritime où il se rend pas moins de 45 fois. C'est un premier pas vers le monde carcéral pour celui qui sera aumônier de la Prison de Toulon. Il convient aussi d'ajouter à ces tâches, le suivi des séminaristes effectuant leur service national. A ce propos, le provincial note que Jean Baptiste : « *s'occupe bien des vocations de prêtres ou de frères ; il a déjà envoyé plusieurs novices à la Neylière (Noviciat des Maristes dans les Monts du Lyonnais) et songe à des frères qui travailleraient en usine, aidant les pères dans leur apostolat.* »<sup>32</sup>

Un ancien du club, Louis Rubin, prêtre diocésain à Bourg La Reine (92) témoigne : *Il (Podevigne) avait une parole au ton haut, parfois un peu brusque mais en ligne de fonds très amicale... c'est de la banque où je travaillais que je suis parti faire mon service militaire avec déjà une réflexion sur une vocation sacerdotale possible... le passage au foyer a été pour moi un temps important car, dans ce groupe d'aumônerie, il y avait beaucoup de séminaristes et de chrétiens engagés (qui) m'ont aidé dans le discernement de mon avenir. Le Père Podevigne était disponible chaque fois qu'on lui demandait un entretien... c'était un homme en apparence de granit mais comme à Massada, du rocher coulait une eau désaltérante. Ses colères étaient*

<sup>29</sup> Bulletin Lyon S.M. 24, 25 juin 1952, A.R.F.S.M.

<sup>30</sup> Bulletin Lyon S.M. 27, 25 mars 1953, A.R.F.S.M.

<sup>31</sup> Compte-rendu d'activité du premier semestre 1954, dossier personnel Podevigne, Archives Diocèse aux Armées, désormais A.D.A.F.

<sup>32</sup> Rapport des visites du provincial, 1959, A.R.F.S.M.



*connues mais c'était pour un mieux de vie.* »<sup>33</sup> Si le club est : « *Bien lancé, uniquement sur le plan religieux, moral et social. On a visé la qualité plus que le nombre, et avec raison...* »<sup>34</sup> d'un point de vue matériel, la situation est plus difficile.

En effet, les Sœurs maristes occupent une partie des locaux et ce jusqu'en 1957, et, comme si cela ne suffisait pas, la chapelle accueille les paroissiens de l'église Saint Louis endommagée par les bombardements de la guerre. Avec le départ des religieuses, le P. Podevigne peut reprendre le plan réalisé sept ans auparavant, afin de transformer la maison en « Œuvre de marins »<sup>35</sup> c'est-à-dire en foyer, offrant des chambres. Pour faire avancer son projet il envisage de même de réaliser un : « rapport photographique sur l'emploi du temps des matelots à Chicago » le quartier réservé de la basse ville, pas la métropole américaine ! Jamais à court d'idée après le « choc des photos », il envisage l'installation d'une salle de télévision au club. C'est un trait de caractère du Père, il n'a rien de compassé, aime innover, prompt à utiliser les moyens les plus modernes pour remplir au mieux son apostolat. Et de fait, il progresse vite, puisqu'en janvier 1958, 22 marins peuvent être accueillis. A l'automne de cette même année, le dernier étage encore occupé par les Sœurs maristes, enfin libéré ; permettra de recevoir une dizaine d'hôtes supplémentaires.<sup>36</sup>

En 1960, le provincial note : « *Podevigne (est) toujours aussi apprécié... L'Aumônerie générale (de la Marine) est contente de son esprit d'organisation et de son dévouement... Le foyer du marin organisé dans la maison rend de très grands services. L'évêque coadjuteur nous est très sympathique et voit d'un très bon œil notre action à Toulon et à La Seyne.* »<sup>37</sup> Jean Baptiste peut compter cette année sur l'aide de son confrère mariste, le P. Chomienne qui devient aumônier de Marine, alors que lui, atteint par la limite d'âge, quittera en 1961 la Marine et Toulon, pour voguer vers un autre port d'attache, Marseille, au service d'autres paroissiens.

A la fin des années soixante, les activités liées à la Marine et celles de la résidence mariste prennent des orientations différentes (séparation des structures, départ du secrétariat de l'aumônerie pour l'Arsenal...) si bien que le foyer du marin : « *perd de plus en plus de sa signification* »<sup>38</sup> et que le club est devenu un : « *Foutoir, source d'ennuis continuels.* »<sup>39</sup> La crise sociétale des années 68 n'épargne pas, en effet, le foyer qui ne fait plus recette, conduisant à la suppression effective de toutes les activités liées à la Marine en 1972.

### **L'Aumônier des Africains, des prisonniers et des petits**

Jean Baptiste rallie alors Marseille d'où, sous le regard de la « Bonne Mère », une trentaine d'année auparavant, il s'était embarqué pour les Salomon. A l'automne le voici installé au presbytère de la paroisse Saint Théodore : « *Quartier où se trouvent ses nouvelles ouailles ainsi que d'autres d'un genre plus spécial.* »<sup>40</sup> C'est donc dans cette paroisse qui accueille des Africains et des prostituées qu'il poursuivra son apostolat.

En 1963, après deux années passées dans la cité phocéenne, Jean Baptiste revient à Toulon. L'année suivante, il dispense des cours d'instruction religieuse aux classes de première de l'Externat Saint Joseph. Il semble que le transfert de ce dernier, en 1965, à la Cordeille sur la commune d'Ollioules, mettra fin à cette collaboration. Rattaché à la communauté de la résidence mariste, il réside cependant à l'Ecole Notre Dame des Missions dont il est l'aumônier. Il n'a pas oublié la communauté africaine dont il se préoccupe tant sur le plan spirituel que culturel et matériel, notamment par des actions d'alphabétisation.

Mgr. Barthe rappelait : « *à mesure qu'il avançait en âge, devenait plus vif encore le sens de la pauvreté. Il avait tout donné, tout quitté, même sa terre, et il s'était mis au service des plus pauvres, et ici même au service des prisonniers, des Noirs, des Africains qu'il aimait comme un*

<sup>33</sup> Lettre du P. Rubin, 24-02-2013.

<sup>34</sup> Rapport des visites du provincial, 1955, A.R.F.S.M.

<sup>35</sup> Lettre du 19 février 1957, dossier Podevigne, A. D.A.F.

<sup>36</sup> Bulletins Lyon S.M 45 et 48, A.R.F.S.M.

<sup>37</sup> Rapport visite du provincial 1960, A.R.F.S.M.

<sup>38</sup> Rapport visite du provincial 1967, A.R.F.S.M.

<sup>39</sup> Rapport visite provincial 1968, A.R.F.S.M.

<sup>40</sup> Bulletin Lyon S.M. 57, A.R.F.S.M.

*père...ils allaient à lui, sûrs d'être écoutés.* »<sup>41</sup> En effet à ses nombreuses occupations s'ajoutait celle d'aumônier de la prison de Toulon. Ces dernières ne l'empêchent pas de d'apprécier les lettres et les arts, et même de les pratiquer.

Déjà en Océanie, il avait avec rigueur et méthode, notant les lieux, dates et identités, recueilli une importante documentation ethnographique. Il relevait les histoires, contes, légendes, et croyances des insulaires, faisait des relevés topographiques, dessinait les objets usuels ou sacrés des Salomonais, mais laissons la parole à notre missionnaire : « *Je me mis à apprendre la langue et dès que je pus comprendre et me faire comprendre, je commençai à recueillir toutes les informations possibles et à les noter de mon mieux, dans l'intention d'exploiter cette mine, quand, l'âge venant qui me forcerait à réduire mes activités, j'aurai le loisir de coordonner les informations ainsi recueillies. Les hommes en ont disposé autrement. L'âge est venu et je suis à peu près les mains vides. Mes notes sont restées à San Cristoval ainsi que le musée que j'avais constitué. On n'en trouve plus de traces. J'avais envoyé une copie en France, il n'en subsiste presque rien...* ».<sup>42</sup>

Cruelle et amère déception, pour celui qui faisait sculpter les Salomonais pour décorer l'église de la Mission. Un goût qui ne se dément pas quand il transporte depuis « sa » Lozère des pièces de bois qui seront utilisées par Joseph Nurumbi, Congolais dont il s'occupe, à qui ont doit les sculptures de la chapelle missionnaire de l'Externat Saint Joseph la Cordeille. On connaît son attrait pour l'ethnographie, son roman perdu, ou son introduction au roman *l'Aventureuse* de Jack London,<sup>43</sup> sans oublier ses poèmes et surtout 100 000 vers (introuvables !). Autant d'éléments qui témoignent d'une : « *sensibilité bien plus affirmée qu'on aurait pu le croire et (d') une âme orientée vers la méditation de la vie intérieure.* »<sup>44</sup>

Sa famille lozérienne, qu'il aimait retrouver le temps d'un été, parfois accompagné de quelques ouailles recouvrant une liberté nouvelle, a conservé quelques-uns de ses poèmes qui célèbrent la terre natale, la nature et la foi qu'il avait chevillée au corps.

Jean Baptiste rend son âme à Dieu, en célébrant la messe en l'Ecole Notre Dame des Missions (Toulon), en janvier 1972. Transporté d'urgence à Marseille, il ne devait pas reprendre connaissance. Ainsi s'achève la vie de cet aventurier de Dieu, de ce baroudeur, au caractère bien trempé et parfois difficile, « rugueux » mais « généreux et plein de bonté. » Des Salomon à Toulon, auprès des soldats et des prisonniers, des marins et des Africains, il a été un serviteur fidèle et ardent, des hommes et de Dieu, aimant citer C. Péguy : « *Celui qui connaît la vérité et ne la gueule pas est un lâche* », <sup>45</sup> bref un « *romantique attardé en notre siècle si raisonnable* ». <sup>46</sup>

Quelques documents complètent cet article, des poèmes envoyés par la famille lozérienne du P. Podevigne ainsi que quelques notes ethnographiques sauvées, retranscrites par le Père et conservées aux Archives générales des Pères maristes à Rome.<sup>47</sup>

<sup>41</sup> *Allocution de Mgr. Barthe*, obsèques du P. Podevigne in Bulletin des Anciens Elèves de l'Externat Saint Joseph, 1973.

<sup>42</sup> *Introduction aux notes ethnographiques*, 24 juin 1968, A.G.S.M. Rome. Cette transcription comprend près de 80 pages dactylographiées. Pour compléter ce sujet, on lira avec profit les articles de Philippe Schneider : *Histoire d'un crucifix*, publié le 25 janvier 2009, et *Jean Baptiste Podevigne missionnaire et collectionneur malheureux*, publié le 27 octobre 2010, sur [www.maristes-france.org](http://www.maristes-france.org).

<sup>43</sup> London Jack, *l'Aventureuse*, Compagnie des Libraires et Editeurs réunis. Collection « Club des jeunes amis du livre », 1956.

<sup>44</sup> Allocution de Mgr. Barthe, op. cit.

<sup>45</sup> La citation était indiquée sur le journal ronéotypé présentant le Club du Marin.

<sup>46</sup> Le mot est du P. Béranger S.M. in Bulletin des Anciens Elèves.... op. cit.

<sup>47</sup> L. R-J : *Je n'aurais pu rédiger cet article sans les documents fournis par les archives militaires (SHD Toulon et Vincennes), départementales (Lozère), maristes (Archives régionales et générales). Un remerciement plus particulier à Carlo Maria Schianchi s.m. et à Bernard Bourtot s.m. pour les documents fournis et à Céline Meirier, Antoine Temple, Marc André Pey, Thérèse de Kermel pour l'aide informatique et la relecture. Editeur : Version originale : avec des illustrations et quelques documents.*